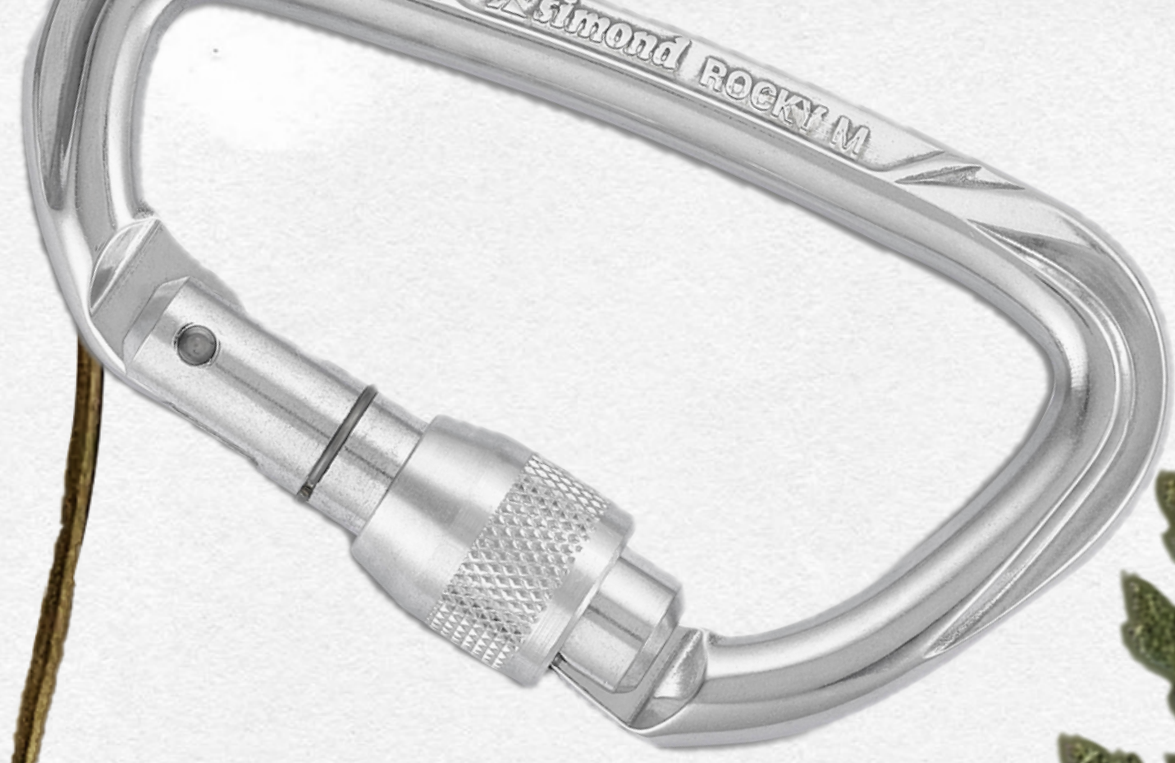




FAITS DIVERS : GNOME À LA MUTINERIE

By JACKY SCOOPIER

Depuis plusieurs jours, le hashtag #GnomeMutinerie circule sur les réseaux sociaux après plusieurs témoignages faisant état de la présence d'un gnome à La Mutinerie, bar queer autogéré du Marais. Une présence d'autant plus surprenante qu'elle concerne une entité dont l'existence même reste difficile à établir et qui, selon les récits populaires, éviterait le contact humain.

L'information, d'abord relayée à demi-mot parmi les habitué.es, s'est rapidement propagée en ligne. L'affaire a depuis dépassé le simple étonnement pour ouvrir un débat inattendu sur la place du gnome dans cet espace communautaire.

Interrogée par notre rédaction, la préfecture de police indique qu'aucune enquête n'a été ouverte et qu'aucun trouble particulier lié à la présence d'êtres féériques dans le 3ème arrondissement n'a été signalé. Performance drag, hallucination collective ou authentique créature en quête d'un refuge queer : le gnome de La Mutinerie continue, pour l'instant, de se dérober à toute certitude.



À PROPOS DU GNOME DE LA MUTINERIE

ERIC REMORDS

Il y a quelques jours, en lisant le journal, je tombais sur cette brève qui a immédiatement attiré mon attention de gnomologue. Au-delà de la rareté de ces témoignages sur la présence des gnomes dans les espaces urbanisés et au contact d'humain·es, ce qui me paraît particulièrement révélateur, c'est que le déchaînement des passions ne portait pas principalement sur l'existence du gnome mais sur la légitimité de sa présence dans un tel espace.

Encore aujourd'hui, on continue à penser le gnome comme un « petit homme » et cette présomption de genre montre à quel point les humain·es tendent à imposer leurs propres catégories à tout ce qui leur ressemble vaguement.

Il est extrêmement difficile de se dépatouiller de ces carcans, qui ont complètement déteint sur l'image que nous nous faisons des gnomes et de leur vie en société.

Pour adresser cette question, je me suis replongé dans Les Gnomes de Wil Huygen, illustré par Rien Poortvliet et publié en 1976.

Premier grand portrait documentaire de la civilisation gnome, l'ouvrage est toujours une référence incontournable.

Mon exemplaire est passé dans les mains de mon grand-père puis de mon père avant d'arriver dans les miennes. Ses pages cornées et légèrement jaunies m'émeuvent tout particulièrement, car c'est avec ce livre qu'est née ma vocation. En l'ouvrant, je me surprends à le renifler avidement.

Pourtant, c'est précisément parce que j'entretiens un attachement aussi intime à cet écrit que je souhaite aujourd'hui éclairer autrement l'étude des gnomes. Il ne s'agit pas de rejeter l'apport fondamental de Wil Huygen mais plutôt de sortir de certains schémas de pensée qui, à mes yeux, ne rendent pas honneur à ces êtres, à la complexité de leurs formes de vie.

HUYGEN ET LE SAVOIR SITUÉ

Huygen présente son travail comme le résultat de vingt années d'observations et d'expériences. En le relisant aujourd'hui, il me saute aux yeux que cette connaissance est profondément située, au sens où l'entend Donna Haraway[I]. Derrière la neutralité apparente, l'ouvrage est truffé de présupposés à la fois androcentriques et anthropocentriques.

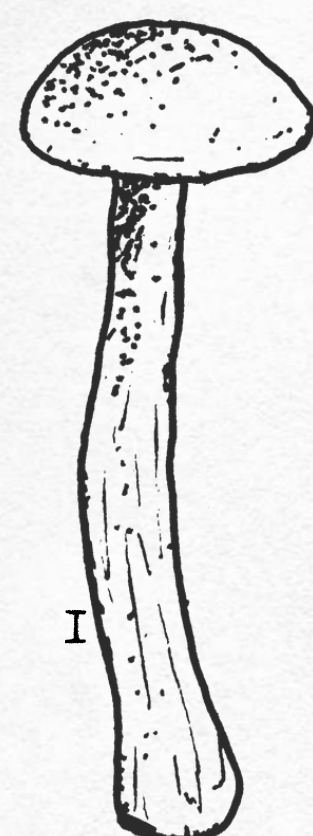
Huygen s'attarde tout particulièrement sur la division sexuée du travail des gnomes :

« Les filles [gnomes] sont élevées dans leur propre entourage par leur mère et ses voisines. Elles apprennent à cuisiner, à filer, à tricoter ainsi qu'à se méfier des prédateurs, bref, tout ce qu'une femme doit savoir pour tenir sa maison. »[2]

Ici, la terminologie employée révèle moins une réalité gnome qu'un défaut de méthode scientifique. L'auteur n'a de cesse d'utiliser des catégories telles que fille/garçon, homme/femme, qui renvoient directement au fonctionnement social humain, largement structuré par la binarité. Or, le terme gnome désigne l'ensemble des identités sans distinction de type ni de genre. Le « type » est quant à lui très proche de la notion d'« espèce ».

[I] Haraway, Donna J. (2007). « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège d'une perspective partielle ». In Manifeste cyborg et autres essais. Sciences - Fictions - Féminismes. Paris : Exils, p. 107-142.

[2] Huygen, Wil. (1976). Leven en werken van de Kabouter (« La vie et l'œuvre du gnome »). Illustrations de Rien Poortvliet. Pays-Bas : Van Holkema & Warendorf, p. 49. <



Toutefois, cette catégorisation ne trouve pas d'équivalent direct dans les sociétés humaines contemporaines, puisque l'ensemble des êtres humains appartient à la même espèce Homo sapiens.

Huygen est lui-même à l'origine d'une première classification des peuples gnomes selon une approche relativement novatrice. Il propose une nomenclature fondée sur des caractéristiques biologiques, morphologiques, mais également culturelles. Pour identifier un « type » de gnome, il accorde notamment une grande importance au rapport entretenu avec les humain·es.

C'est là que réside le paradoxe de son enquête : il a principalement observé des Gnomes Domestiques et des Gnomes de Ferme, c'est-à-dire des communautés fortement imprégnées des habitus humains. Pour prendre une comparaison anthropologique, cela reviendrait à étudier exclusivement les Amish et prétendre en tirer une théorie générale de l'humanité.

Pour les lecteur·rices qui ne connaissent pas la science des gnomes, il faut préciser que les méthodes employées se rapprochent à la fois de l'ethnologie et de l'éthologie, combinées à une importante connaissance folkloriste.

En effet, les premières études sur les gnomes se sont largement appuyées sur des légendes et des récits humains, principalement transmis oralement. Ce sont des sources précieuses toutefois traversées par des biais évidents. Ces récits ne sont jamais de simples transmissions d'informations, ils sont aussi des espaces de projection.

VERS UNE THÉORIE QUEER ET FÉMINISTE DU GNOME

Sans nier l'importance de Wil Huygen dans une discipline qui peine encore à faire reconnaître sa légitimité académique, je trouve particulièrement nécessaire d'aborder la gnomologie au prisme des gender studies. Ces deux domaines de connaissance partagent d'ailleurs une histoire semblable : objets considérés comme marginaux, soupçonnés d'idéologie ou de folklore, ils doivent constamment justifier leur place dans le champ universitaire.

Ce parallèle me paraît constituer l'angle mort de la pensée gnomesque de Huygen, alors même qu'il publie son ouvrage au moment où les études de genre commencent à se frayer un chemin dans les universités anglo-saxonnes.

À mon sens, leur convergence est particulièrement féconde parce que le monde gnome peut être appréhendé comme un « ailleurs », tel que le théorise Teresa de Lauretis[3] : non pas un extérieur pur aux normes humaines mais un cadre de référence suffisamment décalé pour rendre visibles les limites de nos propres catégories.

La proximité presque physionomique et parfois sociale avec les humain·es rend l'exercice vertigineux : nous avons l'impression d'avoir affaire à un peuple d'humain·es miniatures dont la seule différence serait la taille.

Néanmoins, les gnomes ont développé un autre rapport au monde et surtout des représentations du genre profondément différentes des nôtres.

Cela ne signifie pas qu'il faille alimenter une vision utopique des sociétés gnomes. Les données comparatives accumulées[4] suggèrent simplement que les Gnomes des Jardins, les Gnomes des Dunes et les Gnomes de Sibérie entretiennent un rapport au genre beaucoup plus fluide que celui décrit pour les Gnomes Domestiques.

[3] De Lauretis, Teresa. (1987). Technologies of Gender: Essays on Theory, Film, and Fiction. Bloomington : Indiana University Press.

[4] Butlu, Chataigne. (2018). Trouble dans le terrier : Morphologies sociales et variations de genre chez les populations gnomes contemporaines. Nevers : Éditions de la Clairière.



Avec une espérance de vie d'environ quatre cents ans, la place occupée dans la communauté semble être davantage déterminée par les cycles d'âge que par l'identité de genre assignée à la naissance. Il est généralement admis qu'un·e gnome puisse opérer au cours de sa vie des transitions si la place qui lui a été attribuée ne correspond plus à son rapport à soi et à la communauté.

Il existe cependant bien des différenciations mais elles ne recoupent pas nécessairement les catégories de genre et de sexualité humaines. Les hiérarchies semblent plutôt se structurer entre « types » : les Gnomes des bois étant souvent considérés comme plus « authentiques », en découlent des formes de discrimination qui mériteraient de faire l'objet d'une analyse critique à part entière.

GNOME ET FIER·ÈRE

Pour en revenir à la présence du gnome au sein de ce haut lieu de la sociabilité queer parisienne, j'y vois une véritable aubaine, un horizon nouveau pour penser le champ de l'ailleurs.

Les gnomes sont des êtres particulièrement sensibles à leur environnement et il est possible qu'iel ait perçu ce lieu comme un espace où iel pouvait apparaître sans craindre les humain·es qui le fréquentaient. Comme s'iel avait intuitivement reconnu, en ce lieu, une ouverture à l'altérité qui caractérise parfois les communautés LGBTQIA+ humaines.

Cela n'a pourtant pas empêché la question de la légitimité d'émerger sur les réseaux sociaux. Certain·es internautes ont demandé, non sans ironie, si les « gnomes cisgenres » avaient leur place dans un bar queer. D'autres ont rappelé que ces lieux ont précisément vocation à accueillir les identités marginalisées.

La reconnaissance sociale n'est jamais neutre : certains corps et certaines identités apparaissent immédiatement comme cohérents parce qu'ils correspondent aux normes disponibles, d'autres sont perçus comme irréels parce qu'ils perturbent ces mêmes cadres.

Dans ce contexte, je proclame le gnome queer.

Ni tout à fait humain, ni totalement imaginaire, ni complètement extérieur à nos sociétés et nos mœurs, il habite ces interstices où les catégories se brouillent.

Ouvrir les portes de La Mutinerie aux gnomes ne signifie pas seulement reconnaître une nouvelle forme de vie. Cela signifie accepter que certaines présences puissent transformer les lieux qui les accueillent.

Le gnome ne vient pas simplement chercher refuge dans un espace queer : il participe à en révéler la vocation la plus profonde, celle d'un lieu capable d'accueillir (aussi et surtout) ceux qui fissurent les évidences.

C'est pourquoi je trouve son apparition particulièrement signifiante.

Plus qu'une simple parenthèse fantastique, le gnome de La Mutinerie nous oblige à repenser les conditions mêmes de la reconnaissance et de l'hospitalité dans les espaces communautaires queer.





REMORDS Éric, « À propos du gnome de La Mutinerie ». *Molard Club*, Juillet 2026. [en ligne : <https://molardclub.fr/publications/publications.html>]

Propriété Molard Club